

Chapitre 1

HÔTEL DE LA GARE À SAINT-BRUNO-DE-MONTARVILLE

Mercredi 17 avril 1912

Le coroner Viger arriva sur les lieux du drame à huit heures pile.

Il déposa sa trousse sur la table de chevet et se mit aussitôt au boulot. Avant de bouger quoi que ce soit, il prit quelques photos, faisant retentir à chaque fois le flash de sa nouvelle *Goerz Trièdre Binocles*².

Le cadavre de Sir Rudolph Wolff s'était figé sur son lit de mort. En décubitus dorsal. Sa position semi-déclive était soutenue par deux oreillers. Main droite au cœur, main gauche au ventre. Son regard s'était cristallisé sur l'anxiété des derniers moments. Ses membres étaient si raides que le coroner, un costaud habitué au dur labeur, eut peine à le retourner pour lui mettre un thermomètre au rectum.

Après quatre longues minutes d'attente, la colonne de mercure ne broncha plus: 82 degrés Fahrenheit. Viger laissa le corps enraidissant reprendre sa position initiale. Puis, laissant tomber son monocle, s'en éloigna de quelques pas pour se donner une vue d'ensemble. Après un immense soupir, il alluma sa pipe et prit quelques instants de réflexion.

Il observa la scène méticuleusement en tentant d'enregistrer dans sa mémoire chaque petit détail susceptible de disparaître après le passage des enquêteurs. *Ils bousillent toujours tout, ces idiots!* Il jeta un regard sur sa montre à gousset. *Ils ne vont pas tarder.*

2. Appareil photo d'origine allemande.

L'hôtel de la gare

Après avoir pris le temps de s'éponger le front, Viger ajouta quelques notes à son carnet:

Lividité fortement cyanosée

Taches de sperme séché sur les draps

Souillures de vomissures sur la manche gauche

Taches de rouge à lèvres au col de chemise

Fenêtre fermée et rideaux grand ouverts

Flacon de whisky dix onces complètement vide

Cicatrices anciennes aux deux mains

Aucun signe de violence sinon lunettes brisées au pied du lit

À première vue, il s'agissait d'une cause naturelle. Le vieux avait 71 ans...

Détail intrigant: avant de rendre l'âme, la victime avait pris la peine de sortir de sa mallette une plume et un bout de papier.

Rien d'écrit!

Chapitre 2

FERME DU RANG DES VINGT-CINQ

Hiver 1910

Albert Gauthier était un être profondément enraciné au sol d'Amérique. Il était né d'une lignée de battants qui avaient contribué à façonner son peuple. Lors de la Rébellion de 1838, son père, Dominique, avait porté vivres et couvertures aux patriotes venus se réfugier au vieux moulin du Mont-Bruno.

Depuis des siècles, ses ancêtres s'étaient imprégnés de la culture amérindienne. Ces enfants du pays considéraient le métissage comme la véritable solution aux problèmes coloniaux. *Le partage des connaissances et des croyances donnera naissance à une nation plus évoluée. La fusion des deux cultures permettra de sortir le meilleur de chacune.* Par convictions autant que par amour, plusieurs d'entre eux avaient marié des femmes autochtones.



L'embryon d'un Nouveau Monde, formé à partir d'aventuriers et de femmes aussi vaillantes qu'intrépides, a brutalement été avorté par l'arrivée d'une force redoutable et impossible à repousser. C'est à coups de lois iniques, de mousquets bien chargés et de pendants abusives que l'Angleterre imposa ses politiques autoritaires, contraignant ainsi les Amérindiens, les Métis et les Canadiens à vivre selon un mode de vie diamétralement opposé à celui auquel ils aspiraient.

À l'été 1889, Albert avait fréquenté l'église de Saint-Basile, celle de Saint-Bruno ayant été temporairement fermée pour rénovations. Durant les sermons, il ne pouvait s'empêcher de porter son

L'hôtel de la gare

attention vers cette grande Métisse aux cheveux foncés et aux grands yeux verts. Elle était toujours assise deuxième rangée, avec sa famille adoptive. Au grand désarroi de l'adolescent, elle s'était toujours montrée indifférente.

Après la fin des travaux, il continua à fréquenter l'église de Saint-Basile, ce qui offusqua le curé de Saint-Bruno. À la suite de pressions familiales, il se vit contraint à revenir vers sa paroisse d'origine. Il la perdit de vue...

Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'elle croisa à nouveau son destin. Venu vendre ses produits maraichers au marché Bonsecours, Albert l'aperçut, sortant d'une fabrique, toute souriante malgré une dure journée de labeur. Il lui offrit de la reconduire chez elle. Elle accepta. Dès les premiers instants, ils comprirent qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Que ce soit au niveau politique, religieux, philosophique, les deux libres-penseurs partageaient les mêmes idéaux. Ils développèrent aussitôt une grande complicité.

Dans les semaines qui suivirent, les nouveaux amoureux se donnèrent rendez-vous à maintes reprises sous un pin géant situé à flanc de montagne. La forêt automnale de 1899 fut témoin de scènes interdites hautes en couleurs. Les fréquentations furent brèves, le mariage, rapide.



Albert était né à l'automne 1875. Quelques mois plus tard, le gouvernement canadien vota la *Indian Act*³. L'espoir d'une grande nation métisse, telle que l'avaient rêvée ses ancêtres, s'effondra à tout jamais... Depuis la rébellion des patriotes, les Canadiens français n'occupaient plus que des rôles symboliques. À la chambre, on

3. La loi sur les Indiens, adoptée en 1876, poursuivait une logique de paternalisme et d'assimilation envers les Amérindiens. Elle donnait notamment au gouvernement le pouvoir de définir le statut d'Indien et de l'imposer aux groupes autochtones. Elle reléguait l'Indien au statut de mineur, sans droit de possession.

Chapitre 2

daignait bien leur attribuer un droit de parole, mais sans pouvoir décisionnel.

Le combat d'Albert, en ce début de 20^e siècle, rejoignait en grande partie celui de ses ancêtres, ceux-là mêmes qui s'étaient battus pour leur identité, mais cette fois-ci dans un décor totalement différent, celui d'un peuple vaincu n'ayant plus recours aux armes, celui d'un peuple amputé de tout pouvoir décisionnel, mais aussi, celui d'un peuple n'ayant pas dit son dernier mot...



Albert n'était pas qu'un simple paysan. Il était toujours en train de tramer une affaire à gauche ou à droite. Un ratoureux. La plupart de ses projets avortaient dans l'œuf, mais il ne se décourageait pas pour autant. *Un jour je finirai bien par tomber sur le bon filon.*

Ernestine aussi avait la bosse des affaires. Elle était douée d'une créativité foisonnante. L'engouement grandissant des Anglais pour la montagne de Saint-Bruno⁴ avait fait naître en elle une idée qu'elle osait à peine partager avec son mari. *Il va me prendre pour une folle...*

Albert venait d'acheter d'une veuve une propriété pour le montant des dettes. Il prévoyait la renipper pour la revendre à bon prix. Ernestine était allée porter la lettre d'entente et les titres chez le notaire de Beloeil. Sur le chemin du retour, elle se mit à réfléchir à la meilleure façon de lui présenter son projet.

À l'heure du repas, Albert remarqua son air soucieux:

— Qu'essé qui te tracasse comme ça, ma femme?

— Rien.

— Ch'te connais comme si je t'avais tricoté, viens pas me dire que tu penses à rien. Dis-moé ce que c'est.

— As-tu remarqué, depuis quelque temps, les Montréalais au quai de la gare? Ils sont de plus en plus nombreux à venir prendre

4. Suite à l'acquisition du domaine seigneurial par Edson Loy Pease en 1897, la montagne de Saint-Bruno devint le lieu de villégiature par excellence des riches familles montréalaises.

L'hôtel de la gare

un verre à l'hôtel. La semaine, ils ont des meetings d'affaire. La fin de semaine, ils viennent se promener dans la montagne en famille.

— Tas ben raison, c'est rendu qu'on est infesté d'Anglais icitte. Sont en train de tout acheter les terrains sur le bord des lacs, ces sacraments-là. Ils ne nous laissent même pus rentrer par la Rabastalière ni la montée Seigneuriale. Ils ont mis des barrières partout, astie. Ils ont même engagé un gardien pour nous empêcher de passer. Faut faire le détour par Saint-Basile à c't'heure... Mais où veux-tu en venir au juste?

— Ça m'a donné une idée. Tous ces Anglais, plein de *cash*...

— Vas-y. Je t'écoute.

— La plupart de ces hommes-là consomment des services sexuels.

— Des quoi?

— Des prostitués.

— De vrais trous de cul, ces big shots. Mais... euh... Tu ne veux quand même pas...?

— Pour eux, il n'y a pas de meilleur endroit que l'hôtel de la gare pour ce genre d'activités. Loin des épouses jalouses, loin des regards indiscrets.

— Ah ben, pour ça, t'as ben raison, c'est plus discret qu'à Montréal. Mais qu'essé qu'on vient faire là-dedans, toé pis moé?

— On va leur faciliter la tâche.

— Comment?

— J't'explique...

Albert n'eut nul besoin d'arguments convaincants. Du moment qu'il pouvait se payer la tête des Anglais en les dépouillant de leur argent. À première vue, la manigance lui parut farfelue, mais il savait qu'Ernestine possédait la ruse nécessaire pour mener à bien un tel projet.

Chapitre 3

ARÉNA JUBILÉE, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST

Le 9 mars 1910

La première mission d'Albert comprenait deux volets: primo, tisser des liens avec la grosse gomme du Golden Square Mile, ces hommes riches susceptibles d'utiliser les services que lui et sa femme prévoaient offrir; secundo, convaincre les plus belles filles du *Red Light* de venir pratiquer leur métier en campagne, à Saint-Bruno-de-Montarville.

Le soir du 9 mars, il se rendit à l'Aréna Jubilee pour assister à une partie opposant les Wanderers au nouveau club des Canadiens de Montréal. Contrairement à l'engouement populaire, Albert Gauthier n'avait aucun intérêt pour le hockey. Patiner à s'en époumoner pendant deux heures à la poursuite d'un vulgaire morceau de caoutchouc était pour lui d'une futilité déconcertante. L'aréna de la rue Sainte-Catherine, situé dans l'ouest de Montréal, constituait cependant l'endroit idéal pour entrer en relation avec les gens les plus riches de la métropole.

Devant la porte de la rue Sainte-Catherine, quelques brochettes d'Anglais faisaient la file aux guichets d'admission. Albert se faufila parmi eux. Son tour venu, le portier l'intercepta. D'un air hautain, il lui dit:

— La section à 50 cents, c'est de l'autre côté, sur l'avenue Wood.

— Ché ben, mais moé c'est icitte que je veux rentrer.

— Vous en êtes bien certain?

— Ben sûr. Voilà tes 75 sous.

— Je dois en parler à mes supérieurs.

Albert lui empoigna fermement le poignet et insista:

L'hôtel de la gare

—Dérange pas tes supérieurs pour ça, beau blond. Prend tes 75 sous, comme ça y aura pas de problème.

Craignant pour l'intégrité de ses carpiens, le commis abdiqua.

Dans cette foule de partisans anglophones, son imposture fut vite démasquée. Apparemment, il n'était pas bienvenu. Les remarques désobligeantes fusaient de toutes parts. *Qu'est-ce qu'il fait ici ce campagnard? Changeons de place, ça sent le fumier. Hey, le frog, les places debout, c'est là-bas. Hey frenchie, retourne donc parmi les tiens...*

Malgré les piètres résultats de la Sainte-Flanelle⁵, 11-6 pour les Wanderers, et malgré son propre échec, Albert éprouva un certain plaisir à se retrouver parmi ces snobinards surexcités et immatures. Il pouvait ressentir toute la vulnérabilité de ses proies. Pendant que ses voisins de loge se concentraient sur les performances des joueurs-vedettes, lui, de son côté, observait subtilement leur comportement.

À la sortie, il vida son dix onces de caribou et, comme une majorité de partisans, se dirigea vers le *Red Light*. Tisser des liens avec les travailleuses du sexe lui fut autrement plus aisé. Son regard franc et sympathique charma bon nombre d'entre elles. Il parlait le même langage.

Il se remémora les recommandations d'Ernestine. *Les filles sélectionnées devront posséder deux caractéristiques essentielles: une allure distinguée et maîtriser au moins quelques mots d'anglais...* Il leur promettait d'intéressants cachets si elles acceptaient de venir bosser à l'hôtel de la gare.

—À Saint-Bruno? s'exclama l'une d'elles.

—À Saint-Bruno, confirma-t-il fièrement.

—C'est où ça, Saint-Bruno?

—Pas loin d'icitte, mam'zelle.

—On va là comment, à Saint-Bruno? En charrette?

—En train, voyons...

5. Surnom donné à l'époque au club de hockey des Canadiens de Montréal par ses supporters.

Chapitre 3

—C'est pas là la fameuse montagne des riches?

—C't'en plein ça.

—Accompagnatrice, vous dites?

—Hé oui! Accompagnatrice d'homme d'affaires.

—Ça sonne louche, non?

—Ça sonne surtout payant. Très payant, mam'zelle!

—Et ça consiste à quoi exactement une «accompagnatrice d'homme d'affaires»?

—Ça consiste à faire tout ce que la secrétaire particulière n'ose faire, et que la ménagère n'a plus envie de faire...

Ainsi, après avoir engagé les deux plus belles filles du *Red light*, Albert prit entente avec les aubergistes Grisé & Grisé. Il réserva en permanence la chambre la plus isolée, la 11, ce qui allait permettre à ses accompagnatrices d'accueillir en toute discrétion les *businessmen* prêts à délester leur bourse en échange de quelques moments d'affection.

Dans le *Golden Square Mile*, les épouses étaient nombreuses à subir la même dérobade: *I got a meeting on South Shore tonight, Darling. Don't wait for me.* En plus d'interminables argumentations conjugales, leurs petits détours furtifs leur coûtaient toute une beurrée.